



Théâtre. Le travesti algérien rayonne dans «Frigos», la pièce de Copi, à Paris.

Kiki, la danse au ventre

FrigoS, ms de Gilles Pastor, théâtre de la Cité internationale, 17 boulevard Jourdan, 75014. Tél.: 01 43 13 50 60, p. Du 14 octobre au 16 novembre.

Kiki, la danseuse orientale, est né le 14 mars 1950 en Algérie – du moins c'est lui qui le dit, en faisant sa coquette. On peut douter de cette information puisqu'à 16 ans, en 1964, il est reçu à l'examen d'entrée du Conservatoire de cinéma français. Il s'approprie à quitter l'Algérie, mais, mineur, a besoin de la signature de papa. Le chef de service du paternel, ouvrier aux Ponts et Chaussées, aurait alors dit au père, selon Kiki: « Ne laissez pas partir votre fils, car les artistes montrent leur cul. » A 4 heures, mon père rentré à bu le café et dit: « Je préfère te voler à la maison. Si tu pars, je te coupe la gorge et bois ton sang. » Kiki ne débarque donc qu'à 21 ans à Lyon « parce qu'en Suisse, ils n'ont pas voulu me laisser passer, car j'étais algérien ».

Solitaire. Sur le reste de sa vie bien remplie, le danseur du ventre s'attarde moins, plutôt secret. Au point que lorsqu'il subit récemment une opération des cervicales, qui le laissa hors service trois ans, personne n'eut de ses nouvelles. Kiki le solitaire, après avoir été peintre au pistolet et travaillé vingt-cinq ans dans une usine de textile lyonnaise, se lance dans la restauration. Il ouvre le Petit Mal assis, avant de tenir divers autres établissements. Après le couscous, le restaurant fait cabaret. De la cuisine surgit Kiki, soit en robe à paillettes, soit « en civil », torchon de ménage aux hanches. Il sait capter l'attention avec des claquements de langue qui donnent le rythme. Alors les pieds, les orteils, le buste, les bras se lancent dans une danse ronde, aussi précise que délicate. Il ne pense pas à son petit ventre, il en danse. Et il n'aime pas trop qu'on lui vole la vedette.

Lorsque le cuisinier de l'époque, un Portugais, se met à chanter, il n'a droit qu'à deux chansons. Kiki prend et tient la scène. « Quand je danse, je me sens femme. Non, ce n'est pas bizarre pour un garçon, c'est une fierté. Aucun homme ne peut faire la danse orientale comme moi. Il faut avoir les manières, la grâce, travailler les hanches, sentir les pieds nus. » Son homosexualité passe bien après sa danse. Il se sou-



Kiki a travaillé dans une usine de textile lyonnaise avant d'ouvrir un restaurant.

venir pourtant que jeune, « il n'était pas garçon. J'étais un garçon très fragile. Je n'étais pas homo. Cela ne voulait rien dire. Quand je suis arrivé en France, j'ai compris que cela voulait dire – et le milieu m'a admis, sans problème. En Algérie, il n'y a pas de milieu. Je croyais être seul comme ça. » Il ne l'a toujours pas annoncé à sa famille. Il dit qu'il est « artiste ».

Le racisme ne lui pose pas plus de problème. « Je sais que certains sont victimes d'actes racistes. Mais je n'ai le physique qui déclenche le racisme ».

« Quand je danse, je me sens femme. Non, ce n'est pas bizarre pour un garçon, c'est une fierté. »

Kiki

et je crois que ma gentillesse m'en a préservé. Je n'ai pas d'orgueil. Si les gens m'aiment, je les aime. Et si un Algérien me provoquait à l'entrée du restaurant, je lui disais: « Si tu es pédé, tu entres, sinon tu pars. »

Complexe Kiki. Plus qu'il n'y paraît sous ses allures de bon garçon généreux, qui a offert deux maisons à sa sœur préférée (il est d'une famille de dix

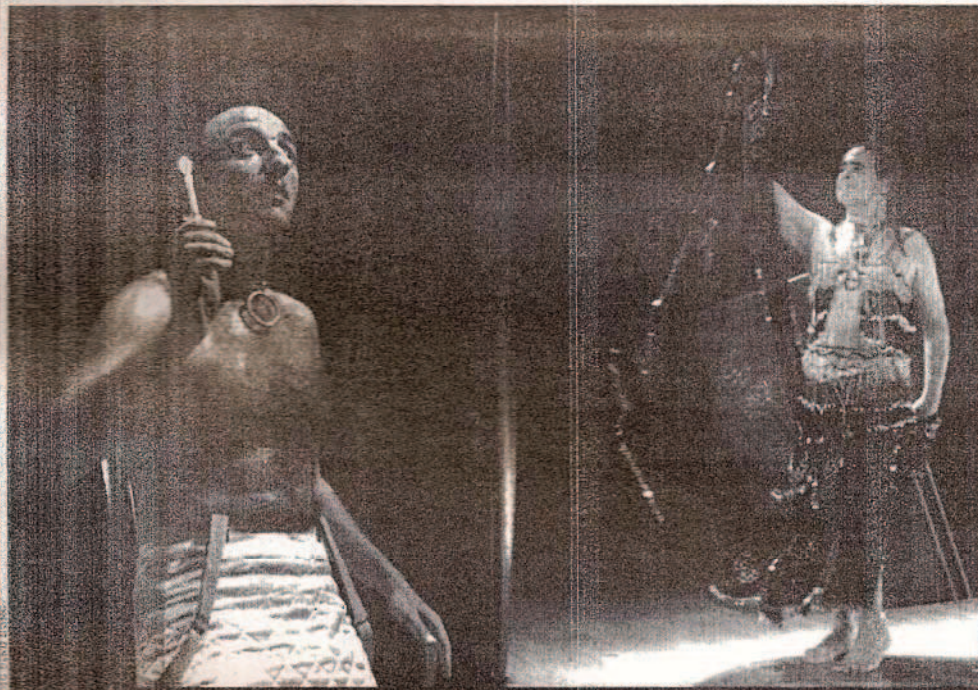
enfants). Il passe vite sur la guerre d'Algérie, car il n'a pas connu « l'Algérie algérienne ». Vite aussi sur ses opinions politiques: « Ni de droite, ni de gauche. Je suis neutre. C'est moi, je suis comme ça, ce n'est même pas pour éviter les conflits. Si, je peux dire que j'ai toujours les discours de Georges Marchais. Sinon, je ne connais rien à tout cela. Ma vie, c'est la danse. Je n'entends que la musique et le peuple. »

Comme Gisèle. Dans le spectacle de Gilles Pastor, qui met en scène le faux monologue de l'Argentin Copi, Frigo, on entend effectivement ce qu'il entend. Aux côtés du comédien Jean-Philippe Salerio, qui joue avec autant de vérité et de pertinence les différents rôles de la pièce, il rayonne, folle de danse comme Gisèle. En Algérie, Kiki s'ennuie, car il n'a plus d'amis de son âge. Après les spectacles – il a dansé aussi avec Jean-Claude Gallotta et Bartabas –, la passion retombe.

Après les premières, il reste dans son coin, cabas sur les genoux. Il accepte les compliments, mais en fait il pense aux Feux de l'amour, à l'épisode qu'il a encore raté à cause

du spectacle, et qu'il va rater à cause de la tournée. Heureusement, il enregistre. Le soir, il peut enfin pleurer devant la télé sur le malheur des autres. En rêvant de rouvrir un petit restaurant. ◀

MARIE-CHRISTINE VERNAY



Le comédien Jean-Philippe Salério (à gauche) joue tous les personnages, aidé par les interventions énigmatiques du danseur Kiki.

THEATRE. Présentée à Lyon, une curiosité drôle et amère, d'après un texte de l'auteur argentin Copi.

«Frigo», huis clos bien givré

FrigoS frigo de famille/le Frigo

Texte de Copi, m.s. Gilles Pastor. Jusqu'au 20 septembre, à 20 h. Villa Gillet, 25, rue Chazière, Lyon IV. Rés. : 0478270248.

On est tout d'abord conduit dans une boîte, minuscule salle de projection pour une vingtaine de personnes. Là, Gilles Pastor, metteur en scène installé à Lyon, projette un film d'une quinzaine de minutes: on y voit son grand-père maternel, puis la sœur aînée de l'ancêtre. En capturant ces images, Gilles Pastor ne savait pas qu'elles serviraient de prologue au *Frigo* de Copi, présenté en ce moment à la Villa Gillet, qui aime toujours autant proposer des curiosités, jamais vaines toutefois.

Trou à rats. Confinée est un mot bien léger pour définir l'atmosphère qui règne dans ce salon hermétiquement clos où rien ne parvient de l'extérieur, pas même les voix des interviewés. Car elles sont doublées par des extraits du texte de l'auteur argentin, arrivé en France en 1963 et mort en 1987, à 48 ans, du sida. Le met-

teur en scène complexifie même le propos visuel en opposant aux figures des vieux, plutôt jaunies, quelques chairs roses de bambins promis, eux aussi, au sacrifice sur l'autel du monde âcre et revanchard. On sort de là un peu groggy, certain que cela ne va pas s'arranger et que le rire sarcastique ne nous laissera pas de répit.

C'est exact. Dès l'arrivée dans la boîte de nuit du Dix-Club, arrangée dans la villa bourgeoise de la Croix-Rousse, on est pris par le dispositif. Un frigo a éventré la scène, déposé sans doute à l'arraché, comme si le livreur n'avait pas souhaité s'attarder trop dans ce qui n'est qu'un trou à rats. Disposés de part et d'autre d'un couloir central parfait pour un défilé de vieux mannequins décaqués, les spectateurs se font une place entre d'idiotes peluchées mâlement sexuées, le dard dressé en boudruches colorées. C'est ridicule, ça sent le moisi et le mégot froid. On sirote en attendant l'arrivée de L., transsexuelle vulgaire,

schizo-phrénique, entre deux âges, entre deux sexes, épuisée, punie aux sous-sols pour que personne, au grand jamais, ne puisse voir son sordide théâtre d'enculages de bestioles peluchées, d'engueulades avec sa chère mère pompée par des gigolos, d'affolements divers – surtout quand L. n'est pas présentable

On sort de là un peu groggy, certain que cela ne va pas s'arranger et que le rire sarcastique ne nous laissera pas de répit.

pour recevoir la doctoresse Freud. Bien sûr que l'on s'amuse dans ce théâtre de vaurien dandy et même qu'on y rigole franchement. Mais le goût est amer. Un seul comédien, conformément aux notes de l'auteur, joue tous les personnages qui n'ont d'autre réalité que celle d'être interprétés par lui. Jean-Philippe Salério se livre à une véritable performance. De l'hystérie, il connaît tous les confins. Il éructe, joue la panne, court comme si, à lui tout seul, il lui fallait créer le plus ringard des vaudevilles. Il réussit jusqu'à nous entraîner dans sa panique, jusqu'à ce que l'on voie le rat de tous ses péchés, que

l'on devine le cadavre de sa mère dans le Frigidaire. Précieuse ridicule drapée du rideau de scène, chien errant et beuglant, triste trublion qui ne trouble plus personne depuis longtemps, mannequin trop ridé et jeune écrivain de la mémoire blanche, le comédien Jean-Philippe Salério a l'art de l'ubiquité, faisant de la solitude même de son personnage le lieu de tous les passages.

Irrévérence. Et comme Kiki – figure lyonnaise emblématique, danseur du ventre qui rythme ses solos de claquemets de la bouche – lui prête main-forte dans ses interventions énigmatiques, y compris sur quelques galanteries musicales baroques, on est sous le charme. Ce danseur de 70 ans, par ailleurs restaurateur – ses apparitions dans son bistrot Chez Kiki, en tablier de cuisine et un verre de vin sur la tête restent inoubliables – apporte ce qu'il faut de chaleureuse irrévérence. Et la mise en scène d'hurluberlu de Gilles Pastor convient aux agilités verbales faussement banales de Copi ●

MARIE-CHRISTINE VERNAY



www.journal-laterrasse.com
Mensuel n° 122 novembre 2004 – 13^{ème} année, existe depuis 1992 – Paru le mercredi 3 novembre.

Frigos

Extravagant, féroce, monstrueux, incongru... évidemment exubérant, drôle, macabre, transgressif. Orgasmique aussi : le théâtre de Copi déborde sans cesse les définitions. Il faudrait ajouter lucide, terriblement. Car il y a ça, aussi, chez ce pitre détroqué : une innocence qui se laisse croquer par le langage, un exhibitionnisme masqué qui précipite l'angoisse et le sarcasme dans un tango affolé, une pudeur qui se travestit dans l'excès, le fantasme, l'absurde. Derrière la frivolité éhontée de ce dandy provocateur se tiennent embusqués les spectres hideux de la solitude, de la violence sociale, la peur de la vieillesse, de la mort, la difficulté d'être. L'auteur argentin pille sans vergogne ses douleurs et ses chimères : il se venge en bombardant ses monstres dans des réalités parallèles d'un coup d'éclat de rire libérateur. Comment traduire ce « débalage intime » sur le plateau, cette « obscénité exposée-explosée » ? Le jeune metteur en scène Gilles Pastor a choisi de se livrer d'abord lui-même à cet exercice de métamorphose de son histoire personnelle en fiction. Il projette en prologue une vidéo « amateur » sur son grand-père et sa grand-tante, tournée il y a une dizaine d'années. Gros plans sur les visages, images maladroites, sourires un peu ternis par la bande grisâtre, humanité sans fard. Des voix off collent sur les lèvres des extraits du Frigo, tandis qu'une fête d'anniversaire chocolatée entrecoupe par zapping le huis clos familial. Joues enfantines, potelées, juste rosies par la gourmandise. Décalage. Malaise attendri, suspect. Ils ont l'air si innocents.

Kiki, danseur oriental

Deuxième round : on descend dans un sous-sol interlope, genre boîte de nuit décaquée, peuplé de peluches outrageusement membrées. Le frigo est là, bizarrement planté de travers. On sirote un verre, en attendant que L. arrive, transsexuelle, entre deux âges, entre deux sexes, schizophrénique, forcément, cloîtrée dans ce trou à rat, antre de ses déviances, de ses enclades de nounours colorés, de ses engueulades

Gilles Pastor signe une mise en scène très inventive de la pièce de Copi.

avec sa mère rackettée par ses gigolos, de ses démentés sados-masos avec la bonne, son éditeur ou doctoresse Freud. Comme en 1983 lorsque Copi avait créé la pièce, Jean-Philippe Salério joue tous les personnages de cette farce caustique. Histrion pitoyable, précieuse ridicule survoltée, il pavane, dandine, panique, minaude, hystérise, cavaland dans le castellet douloureusement sordide de sa folie pour donner vie aux fantômes de son existence solitaire. Jusqu'à ce qu'il rencontre un rat et qu'il tente une romance par

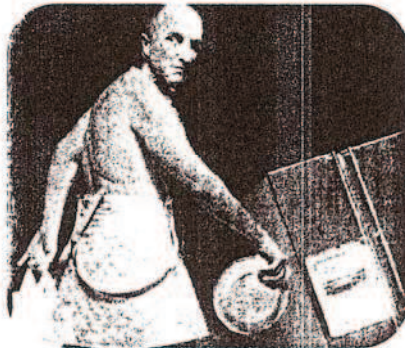


Photo : Bertrand Saugier

anagramme avec l'art. Ponctuant ce charivari déjanté, Kiki, danseur oriental, la soixantaine toute en souplesse, sème le trouble par sa présence mystérieuse. Incarnation fantasmagique échappée de ce soliloque délirant ? Gilles Pastor signe là une mise en scène inventive, même si la performance de Jean-Philippe Salério mériterait plus de nuances.

Gwénola David

Frigos (Frigo de famille et Le Frigo), de Copi, mise en scène de Gilles Pastor, jusqu'au 16 novembre, du lundi au samedi à 20h30 sauf le jeudi à 19h30, le dimanche à 17h30, relâche le mercredi, au Théâtre de la Cité internationale, 17 boulevard Jourdan, 75014 Paris. Durée : 1h30.
Rens. 01 43 13 50 50.